

1

Le ciel et la rue de la Lanterne

A Saint-Mathieu, le ciel était partagé en bandes horizontales et verticales qui se croisaient, comme les allées d'un jardin à la française. Cette symétrie qui obéissait à celle des rues me plaisait, il y avait quelque chose d'ordonné et de net dans ce canevas dessiné autrefois par les Templiers qui furent les premiers à lotir le quartier, à partir du XIII^e siècle. Si je regardais au fin fond de la rue de la Lanterne, j'apercevais un tronçon de la rue Grande-la-Monnaie, où se trouvait l'église Saint-Matthieu (oui, avec deux T) ; puis, parallèles, venaient la rue du Cimetière Saint-Matthieu (un avatar de rue qui achoppait sur le mur de l'église), la rue de la Pierre Trouée, la rue de l'Hôpital, puis la rue Dagobert et la rue de la Caserne Saint-Martin.

La rue de la Lanterne était adossée à la rue Maréchal Foch où circulaient des voitures dans les deux sens, où la chaussée était encore pavée à l'ancienne, où passaient les défilés militaires, les « grosses têtes » et les masques du Carnaval, et même les enterrements qui se rendaient à l'église Saint-Matthieu. Les rues de la Lanterne, Arago, du Four Saint-François, du Puits des Chaînes, des Maçons,

s'éloignaient successivement de la rue Maréchal Foch et se rapprochaient de la rue Dugommier, comme aspirées vers le haut. Après, c'était l'avenue des Baléares et là, déjà, on était aux Remparts. A la rue de la Lanterne, pour nous orienter, nous avons deux possibilités : « cap a l'iglesi » (vers l'église) et « cap a la caserna » (vers la caserne Saint-Martin). C'était suffisant. Plus loin, c'était : « en vila » (en ville).

A Saint-Mathieu, le ciel était délimité par l'exiguïté des rues. Pour en absorber l'immensité, il fallait monter sur la terrasse de chez M^{me} Bonaure, ce qui était d'autant plus précieux que peu fréquent. De là-haut, le ciel était vaste et coiffait tout un tissu de toitures vieilles que j'imaginai recouvrant des vies et des histoires mystérieuses. Sur les allées du ciel, les soirs d'été, volaient très haut des martinets et plus bas des hirondelles qui égratignaient l'air de leurs cris aigus ; mon père me les montrait du doigt, et je n'ai plus jamais su les entendre sans penser à lui. Des pigeons passaient toujours pressés de se poser, des chauve-souris, la nuit, tournaient autour des lanternes suspendues aux murs, des moineaux voyous venaient se disputer des miettes de pain dans la cour de l'école Racine.

Souvent, un chat glissait le long du trottoir, gris tigré, noir, ou noir et blanc, frôlant de près les murs, avec l'air assuré de celui qui sait où il va et pourquoi : sa maison, sa gamelle où l'on ne déposait encore ni pâtée en boîte ni croquettes mais des morceaux de mou et des restes, des genoux accueillants au coin du feu. A la fin des années 50 il y avait de moins en moins d'âtres dans les logis, mais ces cuisinières émaillées de bleu, que l'on bourrait de bois et de charbon en soulevant les ronds des plaques avec un tisonnier, et qui offraient le double service

d'un four pour les gratins et d'un réservoir d'eau chaude pour les bouillottes. Il commençait, aussi, à y avoir quelques poêles à mazout, le summum de la modernité. A côté, le buffet de la manufacture de Saint-Etienne avait remplacé la vieille armoire à tenons et mortaises ; quelques années encore et ce serait le buffet en formica et à lignes obliques qui chasserait le monument à portes multiples commandé sur catalogue.

Ma maison se trouvait à l'angle de la rue de la Lanterne et de la rue de l'Hôpital. J'utiliserai pour plus de précision, cette image inventée par une autre que moi* : si l'on imagine un T dont la base serait la rue Maréchal-Foch, la barre verticale serait la rue de l'Hôpital et la barre horizontale du haut la rue de la Lanterne, on trouvera notre maison dans l'angle gauche formé par la barre verticale de la rue de l'Hôpital et la barre horizontale de la rue de la Lanterne. Dans cette petite maison, nous habitons le premier étage, et au rez-de-chaussée, magasin et atelier à la fois, mes parents fabriquaient des espadrilles, faisaient de la cordonnerie et vendaient de la petite chaussure. Je ne les ai, d'ailleurs, jamais entendu appeler ce magasin autrement que « l'atelier », et il en avait, effectivement, la physionomie : l'établi et le tabouret de mon père, les deux machines industrielles, une Singer et une Pfaff, sur lesquelles ma mère cousait les empeignes des espadrilles, la grande table sur laquelle elle les découpait dans la toile, et au fond, une machine à mettre des œillets sur les bottillons à lacets, en toile seule ou renforcée de cuir. Sur des rayonnages en bois, se trouvaient la toile, la tresse, le fil, tout ce qui servait à la fabrication des sandales. Et sur d'autres rayonnages formant casiers, s'étagaient les paires d'espadrilles prêtes à être vendues, rangées par

catégorie et par peintures. Dans les années 60, le rayonnage du haut réservé aux « Basquaises », c'est-à-dire des espadrilles sans lacets, éclatait de couleurs. En effet, dans ces années-là, la mode était aux teintes vives, rouge, vert billard, bleu turquoise, jaune citron, et « coq de roche », une couleur ainsi nommée par analogie avec cet oiseau aux plumes brillamment orangées. Sur les étagères, la toile jetait ses notes flamboyantes et gaies. Deux ans plus tard, la mode fut au noir, et la toile se mit en deuil. C'était plus facile pour mes parents qui n'avaient pas tant de références à commander, mais moi je regrettais le bleu turquoise éclatant et le « coq de roche » rutilant de mes espadrilles des étés précédents.

Derrière l'atelier, il y avait une arrière-boutique qui servait aussi au rangement de la marchandise. Le sol n'était pas carrelé, c'était un plancher brut qui s'ouvrait sur une cave où l'on descendait par un escalier de bois. Je n'osais pas m'y aventurer par crainte des araignées, et nous y entreposions le charbon ce qui en compliquait l'accès. Mais on voyait sur les murs, les galets et le « cairou » qui attestaient de l'ancienneté de ma maison. Des années plus tard, un maçon effectuant des travaux dans l'hôtel mitoyen, qui ouvrait sur la rue Maréchal-Foch, eut la surprise -partagée par mes parents- de faire un trou qui perça le mur du fond de notre magasin. Il s'attendait, nous dit-il, à ce que le mur fût plus épais, et évoqua une hypothèse pour expliquer son erreur : les deux maisons ne faisaient peut-être qu'une autrefois, et ce mur fut élevé tardivement, partageant la bâtisse initiale. Le maçon qui ne connaissait peut-être pas l'histoire, mais qui connaissait son métier, n'avait sûrement pas tort : la Révolution Française qui vendit beaucoup de Biens

Nationaux par lots, divisa un grand nombre de maisons, et il y a fort à parier que la nôtre était une partie ancienne d'un même immeuble donnant à la fois sur la rue de la Lanterne et sur la rue Maréchal-Foch. D'ailleurs, plusieurs maisons de la rue de la Lanterne « traversaient » ainsi. La maison des Vidal avait une porte qui s'ouvrait devant l'école Racine et, au bout d'un couloir qui nous paraissait long, une autre porte qui donnait quasiment en face de la rue Zamenhoff. Les enfants que nous étions ne se lassaient pas d'entrer et sortir ainsi, d'une rue à l'autre.

Au premier étage de la maison, la cuisine servait aussi de salle à manger. Ne parlons pas de salon, nous ne savions pas ce que c'était, ni de fauteuil que mes parents ne connurent qu'une fois la retraite venue, et ne fréquentèrent jamais que malades. Une table rectangulaire avec deux abattants qui la transformaient en table ronde et des chaises pailées complétaient le mobilier. Deux chambres : celle de mes parents, Marcel et Marie, qui avaient conservé le lit et l'armoire style Louis-Philippe commandés au menuisier lors de leur mariage en 1929 ; et la chambre de mon frère, un lit « moderne » en bon bois avec une décoration de fleurs gravée au fronton, et pas d'armoire car par chance il y avait une penderie, c'est-à-dire un placard dans le mur, ce qui faisait gagner de l'espace.

Cette disposition n'avait pas prévu mon arrivée, en 1952, quand mon frère âgé de vingt ans se trouvait faire son service militaire à Orange. J'étais l'enfant que l'on n'imaginait même plus, mais alors plus du tout, « la retardataire » comme j'entendis souvent dire quand j'eus l'âge de comprendre !

Mon père refusait de croire que ma mère, à 43 ans, fût enceinte; elle, en était toute gênée. Elle se montra si discrète, que ce fut une surprise dans la rue quand on sut qu'elle avait accouché d'un fille, après de sévères complications de santé. Ma mère m'a dit plus tard qu'elle pensait souvent ne pas me voir grandir. Je crois que cette angoisse fut si forte qu'elle ne la quitta jamais tout à fait. Le pire, c'est que mon père, qui revint malade de captivité en Allemagne, partageait pour son propre compte la même crainte. J'ai grandi en sentant autour de moi l'amour de mes parents et la peur qu'ils avaient de m'abandonner en cours de route. Lorsqu'ils moururent, à un an et demi d'écart l'un de l'autre, j'avais grandi puisque j'avais 35 ans et une fille de 13 ans ; cela ne m'empêcha pas de me sentir profondément orpheline.

** Marie Barrère-Affre – Feuilles d'automne. Reflets du Roussillon.*

2

Du Vallespir à Saint-Mathieu

Dès que je fus née, mon père alla à la grande poste envoyer des télégrammes à la famille. « J'étais tellement content ! » me raconta-il plus tard. Car s'il ne me souhaitait pas, dès que je fus là il en fut très heureux. Plutôt que de leur envoyer la nouvelle, il alla à vélo l'annoncer à sa sœur aînée Marie, son époux Joseph (dit « Petet »), sa jeune sœur Josette (qui devint ma marraine), et sa mère (qui était ma Mémé Fine). Ils vivaient à Saint-Laurent-de-la-Salanque, car mes parents et ma famille étaient l'illustration même de l'exode rural qui précéda et suivit la seconde guerre mondiale : ils avaient tous quitté leur village de Lamanère en Haut-Vallespir, et s'étaient répartis jusque dans la plaine. Outre les Noguer, avec la grand-mère et Josette, qui s'étaient installés en Salanque, il y avait Carmen, une autre sœur de mon père, et son mari Justin Payrot, à Vinça. En quittant le village, ils avaient emporté avec eux leur seul véritable savoir-faire, qui était aussi celui de leurs parents avant eux : fabriquer des espadrilles.

Ils avaient été précédés, après la première guerre mondiale, par le frère de mon grand-père, Joseph

Cabanes (qui orthographiait son nom avec un ES final), lequel s'était installé à Céret et avait ouvert – naturellement – son propre atelier de fabrication d'espadrilles. Bien plus tard, Edmond Brazès, le poète céretan, devait me parler de ce grand-oncle que je n'ai pas connu et dont mon père disait qu'il avait la réputation d'être « fier », car il avait bien réussi et fréquentait les notables.

Dans cette famille modeste et qui n'avait pas honte de l'être, on citait sans orgueil mais avec plaisir un autre exemple de réussite sociale. Ma grand-tante Anneta, sœur de Joseph Cabanes précédemment cité et de mon grand-père Félix, avait épousé un militaire rencontré à l'hôpital d'Amélie-les-Bains où il était en convalescence. Elle devint ainsi l'épouse d'un administrateur colonial, le suivit en Cochinchine, au Tonkin ou ailleurs, demeura à Perpignan dans une petite villa du boulevard Jean-Bourrat, et passa chaque année un mois d'été avec son fils Roger, dans un hôtel de Prats-de-Mollo. Ce luxe discret avait le don, paraît-il, d'agacer fortement ma grand-mère qui vivait, bien différemment il est vrai, à quelques kilomètres de là.

Mon père, donc, était natif de Lamanère, « le village le plus méridional de France » comme disent les guides qui aiment ce genre de raccourci; sa grand-mère maternelle née Massardo, de Serralongue, s'y était mariée à un Cassuly. Mes autres grands-pères, paternel et maternel, venaient de Beget, de l'autre côté de la frontière, où ma mère aussi naquit. Son père était berger, elle avait un frère un peu plus jeune qu'elle, et n'avait jamais connu sa mère, morte alors qu'elle avait trois ans. Cette mort prématurée, cette absence de mère pesa sur toute la vie de la mienne.

A Lamanère, elle rencontra mon père et ils se marièrent alors qu'ils avaient tout juste 20 ans. Ils travaillaient tous deux pour la fabrique d'espadrilles de la famille Coste, dirigée par « El vell Cabanyó », patron tyrannique que j'imaginai comme une émanation diabolique quand j'en entendais parler. Au bout de quelque temps, mon père réussit à amasser la somme qui lui servit à acquérir des actions de L'Union Sandalière, et à s'émanciper de son patron. Il fit donc partie, avec fierté, de ces ouvriers qui s'étaient constitués en coopérative dans les années 30. Il voulait bien faire des espadrilles, mais recevoir un salaire à la fin du mois, et ma mère ne voulait plus être obligée d'aller faire ses achats à l'épicerie que tenait la femme du patron ; on inscrivait les achats sur « la llibreta », on les défalquait du salaire, et... ils ne voyaient jamais un sou. A l'Union Sandalière, même s'ils gagnaient modestement, ils commencèrent à mieux vivre, à pouvoir ajouter des extras au menu quotidien, et sur les photos de l'époque on voit mon frère habillé comme un petit bourgeois, ensemble en laine, chaussettes blanches, souliers vernis. Mais la guerre survint et mon père fut mobilisé et partit. A son retour de captivité, cinq ans plus tard, il ne voulut plus rester à Lamanère. Lui qui revenait de si loin, de l'île de Rügen, sur la Baltique, il ne voulait plus demeurer dans son village natal où la vie avait été si difficile ; l'enfance de mon père, non plus que celle de ma mère, n'avait été riante.

Revenu des six mois qu'il dut passer à l'hôpital militaire à son retour d'Allemagne, mon père se rendit chez le fabricant Guiu, à Prats-de-Mollo, avec lequel nous étions apparentés de loin, et lui acheta (pour partie à crédit) la première marchandise, toile, tresse, nécessaire pour se lancer dans un petit

atelier de fabrication d'espadrilles ; il fit de même chez Sans et Garcerie à Saint-Laurent-de-Cerdans, et plus tard chez Guitard à Perpignan, pour obtenir du cuir. Pour cela, il se servit de petites économies que ma mère avait réunies depuis avant-guerre et du montant des actions que leur remboursa L'Union Sandalière. Et c'est ainsi qu'en 1946, Marcel, Marie et mon frère Isidore (qui doit ce prénom désuet à son parrain) allèrent s'installer à Villelongue-de-la-Salanque ; la Salanque, sans doute parce que Marie et «Petet» avaient déjà ouvert à Saint-Laurent, leur magasin dont la porte était protégée par une moustiquaire.

A l'époque, les banques soutenant strictement le proverbe qui dit que l'on ne prête qu'aux riches, les gens modestes ne devaient de pouvoir acheter une maison ou une pièce de terre qu'à la force de leurs bras et à la sueur de leur front. Nul héritage ni venu ni à venir pour Marcel et Marie, seulement leur travail. A Villelongue, ils travaillèrent beaucoup, continuèrent, avec ce sens de l'économie qui ne les quitta jamais, de mettre quelque argent de côté, et c'est avec ce pécule qu'ils décidèrent de s'installer à Perpignan. Mon frère ne se plaisait pas à Villelongue, il rêvait de la ville, et ce souhait fut déterminant dans la décision familiale de déménager. L'affaire se fit en un jour, l'année 1949. Un matin, ils apprirent par un journal que l'agence immobilière Cabrol mettait en vente une petite maison à Perpignan, au quartier Saint-Mathieu ; l'après-midi, mon père et mon frère enfourchèrent leurs vélos et se rendirent à l'agence, et de là à la maison, au 12 rue de la Lanterne. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient encore occupés par un vieux cordonnier, M. Calvet, veuf de peu, et qui souhaitait se retirer chez son fils. On parla, mon père prit l'engagement

de lui verser une somme comme rachat du fonds de commerce, et l'affaire fut conclue avec M. Calvet et avec l'agence immobilière. Le soir, quand mon père et mon frère rentrèrent à Villelongue, ma mère était propriétaire d'une maison qu'elle n'avait pas encore vue.

Mes parents ne rêvaient pas (ils n'en rêvèrent jamais) de richesse, mais ils voulaient vivre mieux, et cette volonté les poussait en avant. Ils n'avaient pas les moyens d'acheter une maison sur une avenue ou un boulevard, mais ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient au quartier Saint-Mathieu, cette petite maison qui fut aussi la mienne durant plus de vingt ans et que je ne me rappelle jamais sans émotion. C'est ainsi également que je fus une « Mateueta » et une enfant de la ville, une « vilareta », comme le disait en riant mon frère qui, lui, était né à Lamanère. Dans mon quartier, il y avait des « Mateuets » de souche, mais également beaucoup de gens venus « à la ville » depuis les villages environnants : les Cavaillé avaient de la famille au Soler, d'autres à Thuir, ou à Salses, ou ailleurs. Mes parents venaient de plus haut, de plus loin, mais leur cas était somme toute assez banal.

Dans la maison de la rue de la Lanterne, comme je l'ai dit précédemment, mes parents firent du rez-de-chaussée l'atelier-magasin, et du premier étage leur appartement. Mais il y avait déjà une locataire, M^{me} Marty, qui occupait le deuxième étage. C'était une vieille dame à petit chignon très serré, à châle noir sur les épaules. Mes parents cultivaient l'obsession de la faire partir, car ils voulaient récupérer le deuxième étage, une pièce de taille moyenne et une alcôve, au cas où mon frère se déciderait à se marier. Car jusqu'en 1961,

mon frère habita et travailla avec mon père et ma mère au magasin, et ils n'imaginaient pas que cela put prendre fin. Mais Mme Marty était bien dans son petit logement ensoleillé et ne voulait pas s'en aller. Chez nous, j'entendais parler d'huissier, de « surface corrigée », on se croisait dans l'escalier sans se saluer. Jusqu'au jour où elle trouva un rez-de-chaussée à la rue de l'Hôpital, où elle vécut encore plusieurs années. Nous étions enfin chez nous, sans intrus, non mais !

Dans l'appartement du 2^e étage, effectivement, mon frère habita quelque temps avec son épouse, avant de partir à Paris faire carrière dans les Postes. J'y vécus à mon tour, et ma fille Cécilia y a passé ses trois premières années, ce qui fait d'elle aussi une « Mateueta ». Finalement, mes parents avaient vu loin et juste.